

## I - HYPOTHESES SUR LE STATUT DE LA LANGUE CREOLE

Alexandre Alaric a bien voulu commencer notre semaine de travail par un exposé qui m'a beaucoup retenu, où il disait que « le créole est une langue à part entière ». Qu'est-ce qu'une « langue à part entière » ?

A partir de ma pratique et de la réflexion qu'elle engendre, je dirais qu'une langue à part entière est une langue dans laquelle on refoule, dans laquelle il y a du refoulement. Ce qui veut dire que c'est une langue dans laquelle il y a de l'interdit. C'est pourquoi j'avais organisé quelques questions autour du problème de savoir s'il y a dans la langue créole une sorte d'impossible qui faisait qu'en parlant cette langue, on pouvait parler contre l'impossible en tant qu'inclus dans la langue et non étranger à la langue, situé en dehors d'elle.

J'ai précédemment abordé avec vous la question sous un autre aspect, en disant que la langue maternelle, c'est la langue dans laquelle la castration est possible. Ce qui est une autre façon de parler du problème du refoulement et de l'interdit. La castration, ça veut dire qu'il y a un accès au désir, dont nous savons depuis Freud qu'il est unique, mâle. Par définition, le désir est mâle puisqu'il concerne un unique objet, le phallus et qu'il y a une libido. Mais nous savons aussi que par le biais du symbolique, la castration opère une répartition, ceux qui parlent en mâle d'un côté et ceux qui relèvent du champ de l'Autre de l'autre côté. Champ de l'Autre que nous avons essayé de préciser en disant qu'il était le lieu où une femme venait à se tenir.

Les questions sont donc les suivantes : est-ce que le processus de refoulement opère au sein de la langue créole, est-ce qu'à l'intérieur de cette langue il y a de l'interdit ? Est-ce qu'on peut envisager que cette langue introduit en son sein une dimension Autre qui lui serait propre ? Il ne s'agirait pas de l'autre en tant qu'étranger. Ce n'est pas la même chose, l'étranger et l'Autre, pour une raison fondamentale c'est que l'Autre n'a pas de père. Il n'a pas d'origine, pas de langue. Alors que l'étranger, il a un père, une origine, il a une langue. Ce n'est pas du tout la même chose.

Si je me fie à ce que vous avez bien voulu me répondre, concernant le maniement de la langue créole, je trouve des réponses qui, évidemment, sont contradictoires. Il est bien normal que ces questions soient frappées elles-mêmes de refoulement. Ce ne sont pas des questions qu'on pose. Il faut que nous ayons l'indécence de faire ce que nous faisons pour poser ces questions. J'obtiens donc des réponses contradictoires. C'est-à-dire que je peux obtenir de la part des créolophones mâles la réponse que le créole est une langue tout à fait prude, tout à fait châtiée. Je peux obtenir d'autres réponses qui me diront au contraire que c'est une langue qui semble ne pas être immédiatement concernée par la dimension du refoulement et où par exemple, la dimension sexuelle serait aisément présente. La dimension sexuelle est présente dans toute langue, mais comme refoulée. La question dans la langue, dans la langue dominante, s'il y a du refoulement, est-ce du refoulement « rapporté » ou est-ce un refoulement propre à cette langue elle-même ? Ce qui personnellement me ferait plutôt pencher du côté de la thèse selon laquelle il n'aurait pas, dans le créole, de refoulement interne, ce sont deux points éminemment discutables.

Le premier point c'est son statut social. Je veux dire la manière dont elle fonctionne. Ce que nous en savons, ce que nous avons établi jusque là, jusqu'à ce qu'un certain nombre d'intellectuels, il faut bien le dire, ne le reprenne, c'est son statut de langue interdite pour les enfants par les parents. Alors que, comme je le faisais remarquer hier, c'est la langue qui pour les parents avait été fondamentalement la langue du sexe, la langue dans laquelle ils s'étaient aimés et rencontrés. Comme je le faisais remarquer aussi, cette interdiction ne serait pas tant de l'ordre du refoulement qui lui, autorise un retour de ce qui est refoulé dans la langue, mais serait plutôt de l'ordre de la forclusion. Autrement dit, c'est rejeté, ça ne doit pas revenir. Ce qui du même coup situerait cette langue dans le réel. Cette langue comme réelle. Or, une langue qui fonctionne dans le champ du réel, il n'y a aucune raison, si je puis dire, pour que le refoulement y soit à l'oeuvre. Il faut qu'une langue relève des trois dimensions que vous savez c'est-à-dire le Réel, le Symbolique, l'Imaginaire pour qu'il y ait du refoulement. Alors objection : l'Imaginaire intervient de façon importante dans le maniement de la langue elle-même, dans la création de ses figures, de ses métaphores. Il y a un Imaginaire assez riche, assez plaisant, assez développé. Mais Imaginaire + Réel ne permettent pas encore d'assurer au refoulement son statut ni la moindre efficacité. Il faudrait qu'il y ait dans cette langue un statut reconnu au symbolique c'est-à-dire que cette langue soit trouée. Sommes-nous capables d'accepter qu'une langue maternelle, refoulée ou forclosée, soit trouée ? Déjà nous ne l'acceptons pas de la langue légale officielle que nous parlons. Pouvons-nous admettre qu'une langue qui serait la langue secrète, la langue du coeur, soit trouée ?

D'autre part, si dans le créole fonctionnait un refoulement intrinsèque, il y aurait du même coup dans la dite langue, ce qu'il faut bien appeler un refoulement originaire. C'est-à-dire du même coup, la mise en place d'un ancêtre mythique comme le font toutes les langues. Il suffit de parler une langue pour immédiatement lui imaginer un ancêtre mythique. A partir de ce moment là, on pleure et on gémit sur la pureté de la langue qu'il faudrait conserver, la production de mots nouveaux viendrait pervertir la pureté et la dignité de cet ancêtre c'est-à-dire l'offenser.

Toute langue, à l'évidence, est faite de bric et de broc, comme le créole, le français, l'anglais.

Donc s'il y avait à l'intérieur du créole un processus interne de refoulement, je suppose qu'il y aurait dès lors référence à un ancêtre mythique, ce qui aurait des conséquences socio-politiques considérables. Conséquences qui justement ne me paraissent pas du tout évidentes, manifestes. Ce qui me semble au contraire rendre compte de la difficulté des intellectuels créoles à mettre en place, à dresser, faire accepter, avaliser, la statue d'un ancêtre mythique. Je rappelle qu'on écrit pour un lecteur.

Il y a encore un argument qui me paraît ne pas soutenir le point de vue qu'il y a à l'intérieur de la langue créole un refoulement qui lui serait propre. Je dis bien, ce sont là des hypothèses et je ne peux que souhaiter qu'il y soit répondu aussi bien dans le sens d'une confirmation que dans le sens d'un refus, d'une démonstration que ces hypothèses ne tiennent pas. La dernière que je retiens est la suivante : c'est le problème de l'écriture. C'est la difficulté d'écrire et de lire le créole, que pour ma part, j'entends de la manière suivante : c'est le problème de la littéralité. C'est-à-dire de la lettre. Pour que dans une langue parlée s'isole la lettre en tant que telle, il faut que dans cette langue il y ait du refoulement : car le refoulement ne porte que sur la lettre. J'ai tendance à dire que c'est le refoulement qui crée la lettre. C'est ce qui fait qu'une écriture n'est jamais une écriture phonétique. Je veux dire qu'on prononce toujours autrement qu'on écrit parce que le statut de la lettre et le statut de la parole ce n'est pas du tout la même chose. Donner au créole une écriture phonétique c'est lui donner une écriture qui ne permet pas ce jeu essentiel de la lettre qui est lié au refoulement. Le refoulement essentiel au fonctionnement de la langue ne peut pas fonctionner dans une écriture phonétique. Donc du même

coup, la lettre ne trouve pas son statut dans une écriture phonétique, puisque vous ne faites, en quelque sorte, que donner un graphisme à la parole. L'idée que l'écriture c'est un graphisme donné à la parole, est une idée dont le caractère incorrect a été depuis longtemps démontré.

Que dira t-on, toujours à titre d'hypothèse, du statut du créole ? On dira que c'est donc la langue qui est interdite mais qui interdit avec elle le souvenir de l'origine. Origine comme nous le savons, difficile à organiser en histoire c'est-à-dire en référence à un ancêtre mythique, pour les raisons historiques que nous savons et qui tiennent à la constitution même de la langue. Et du même coup, refoulement de la référence qu'un sujet pourrait faire à la légitimité sexuelle. Comment pourrait-il prendre appui sur celle de ses parents si c'est celle qu'il ne faut pas ? Est-ce qu'on va dire que ça fait du même coup du créole une sorte de langage de l'inconscient à partir de l'hypothèse que le créole c'est ce qui est non pas forclos mais refoulé ? C'est une hypothèse qu'il faudrait poursuivre. Nous savons que l'inconscient est organisé comme un langage dit Lacan. Mais s'il pouvait être organisé comme une langue, non pas comme un langage mais comme une langue positive, vivante, vous vous rendez compte ce que ce serait que de pouvoir faire parler son inconscient comme ça, lui donner la parole ! Je crois que cette façon de cerner la question nous indique que c'est là une impasse. Puisque l'inconscient, justement, ça ne peut pas être une langue positive. Si c'est une langue positive, c'est-à-dire qu'on puisse parler en inconscient, ce n'est plus de l'inconscient. En revanche s'il est vrai que le créole prend là la position d'être une langue forclosée, c'est-à-dire d'être présence dans le réel, je pense que dans ce cas là, le réel se trouve singulièrement riche et potentiellement chargé de voix. Comme si dans le réel il y avait là toujours quelqu'un qui cherchait à se faire entendre, qui cherchait à parler. Donc ce serait notre lâcheté qui ferait qu'on n'ose pas écouter ce qui vient du réel. Je reviendrai là-dessus avec le dernier point c'est-à-dire la question du sujet. Ceci nous mène à la deuxième question, bien que je n'aie évidemment pas épuisé la première.

## II - QU'EST-CE QUE C'EST QUE TROUVER SON IDENTITE PAR LE BIAIS DE L'ECOLE, DE L'ENSEIGNEMENT ?...

Et non pas par le biais habituel, ordinaire, de la référence aux parents, aux grands parents. Là nous voyons cette situation étrange qui est que les parents eux-mêmes demandent à l'enfant, ce qu'eux n'ont pas fait : « fais-toi adopter ». Des parents le font, j'ai déjà eu l'occasion d'en parler avec vous, ils le font par amour pour l'enfant, c'est-à-dire pour essayer de lui faire sa place dans une société dite cultivée, la société marchande, la société monétaire et de qualification professionnelle, etc. Les parents font quelque chose là, dans cette interdiction, qui est un sacrifice d'amour. Ce n'est pas une méchanceté de leur part. C'est quelque chose du genre : "Je te demande, je t'invite à te brancher sur l'autre arbre qui est là, car grâce à celui là tu vas pouvoir vivre". C'est une situation qui n'est pas banale, pas simple, que d'être enfant et de trouver son identité d'adulte par le biais de l'enseignement. Pourquoi ? D'abord parce que ce qui intervient là - J'ai reçu de vous une question sur les "quatre discours", elle vient tout à fait à propos de ce problème - c'est que quand on trouve son identité par le biais de l'école - et c'est aujourd'hui le sort de très nombreux enfants à travers le monde du fait des migrations de populations - c'est une situation devenue extrêmement banale, ce n'est pas un sort réservé à l'île où nous sommes. Il se passe dans cette situation que ce qui fait maîtrise pour l'enfant c'est non pas l'arbitraire maternel ou parental qui est toujours un arbitraire (c'est papa ou c'est maman qui a dit ça)... On aime ou on n'aime pas mais si on leur demande « pourquoi tu dis ça ? », les parents n'ont pas à justifier pourquoi ils le disent puisque c'est comme ça. Ce qui là se réfère au discours du maître. "C'est comme ça mon enfant, que ça te plaise ou que ça ne te plaise pas, c'est comme ça ». Papa, maman tu te trompes ! « C'est comme ça ». Tandis que par le biais de l'école, ce

n'est pas l'arbitraire, ni le discours du maître. C'est le savoir. L'école suppose que l'enfant est référé à un savoir parfait, un savoir complet. La place où ce savoir est mis, en fait forcément un savoir complet, encyclopédique. Dans ce cas, l'enfant va endosser la faute, c'est-à-dire le sentiment que lui ne peut jamais réaliser et assumer ce savoir comme complet. C'est le propre d'un sujet de venir toujours décompléter le champ de l'Autre, d'y introduire une coupure, une faille. L'enfant va comme à l'habitude prendre sur lui la faute, dont nous savons qu'elle n'a pas besoin du biais de l'école pour exister. La faute c'est ce qui est propre à l'existence d'un sujet. Un sujet ça n'existe pas sans la dimension de la faute, puisque en tant que sujet il vient décompléter le champ de l'Autre, il vient faire coupure dans le champ de l'Autre. Entre S1 et S2 un sujet introduit une coupure. C'est de cette coupure qu'il se maintient. C'est là son instance, c'est cette coupure qui fait son étoffe. Un sujet n'a pas d'autre être que cette coupure. C'est pourquoi un sujet se sent fautif : que ce soit au départ dans le champ de la religion, a priori le sujet est en tort, en faute. Il dit « pardonnez-moi ». Il peut passer toute sa vie à essayer de réparer sans jamais y arriver. Même quand il est un saint, ça arrive, il n'a pas pour autant le sentiment qu'il est guéri de sa faute. Au contraire même. Plus il en fait pour essayer de guérir de sa faute, puis il se sent coupable : c'est le propre de l'obsessionnel. Mais dans le cas du rapport à l'école, la faute est une faute dans le champ du savoir. Il est fautif parce qu'il n'arrive pas à savoir comme il faudrait. Ça veut dire aussi qu'il ne peut essayer d'assumer une position de maîtrise qu'en venant conquérir ce savoir, voire en s'y montrant meilleur que les autres. Mais le problème qui est délicat c'est que ce savoir il ne répond pas à deux choses. D'abord il ne répond pas à la question de la contradiction, ni à celle de l'impossible que le savoir tel que nous le vivons considère comme étant toujours pur accident, pure faute. Car le savoir auquel nous avons affaire se veut totalitaire. Donc ce savoir méconnaît cette dimension essentielle pour le maintien de l'existence qui est la dimension de l'impossible. Et puis ce savoir s'il peut assurer une identité de maître, ne répond pas de façon très correcte à la question de la différence des sexes, ni même à la question de ce que c'est que le sexe. Le savoir va faire une frontière qui sépare les parlêtres en deux moitiés : ceux qui savent, ceux qui ne savent pas. Est-ce que ces deux moitiés peuvent servir de support à la différence des sexes ? Eventuellement ! Mais, je me permets de le dire avec une certaine crudité, c'est un certain érotisme, ça c'est sûr ! Enfin, ce n'est peut être pas le dernier point que nous ayons à entretenir. C'est aussi un point qui fait butée à la réflexion. Cette identité acquise par le biais de l'enseignement est un grand procès culturel. Mais il faut également l'apprécier dans tous ses effets, dans ses diverses dimensions, ne serait-ce que pour permettre aux enfants et aux maîtres de fonctionner avec une certaine aisance, une certaine liberté, pour qu'ils ne soient pas captifs de ce processus. Je me permets de vous rappeler que dans la situation ordinaire, le savoir est du côté de l'inconscient. Il y a à distinguer deux dimensions - c'est d'ailleurs un point que je serai amené à traiter à Paris dans un colloque sur l'enseignement de la psychanalyse à l'université - il faut distinguer connaissance et savoir. Je vais tout de suite vous rendre la chose sensible par ce biais : on peut avoir beaucoup de connaissances et plus, ça ne change rien à la pratique que l'on a. Il y a des gens qui sont extrêmement savants, mais leur pratique si je puis dire est complètement déconnectée de ces connaissances. J'ai connu par exemple des médecins qui pouvaient être savants pour avoir fait des études et quand il s'agissait de se traiter eux-mêmes, de traiter leurs enfants, tenaient des raisonnements, proposaient des remèdes de bonne femme absolument comme s'ils n'avaient aucune connaissance. C'est quelque chose qui toujours me stupéfie, le fait que connaissance et savoir ne fonctionnent pas dans le même registre. On voit très bien comment on peut avoir une somme de connaissances, qui se situe d'ailleurs du côté du discours du maître, c'est-à-dire de ce qu'il faudrait savoir. Mais le savoir, c'est le savoir spontané, inné, du corps. C'est le savoir dont a priori je ne sais rien, puisqu'il relève de mon inconscient. En quoi ce savoir est-il un savoir essentiel ? C'est le savoir qui organise ma jouissance. Comme vous le savez tous, la jouissance sexuelle ne s'organise pas à partir d'une somme de connaissances. On peut vous donner tous les enseignements qu'on voudra, tous les cours d'éducation sexuelle, il est bien normal que ça fasse rigoler les enfants, ils réagissent très bien. Ils ont aussi parfaitement compris que ça n'avait aucune conséquence

possible sur ce qu'il en est du savoir, sur ce que chacun possède en lui comme savoir inconscient qui le guide dans son accès à la jouissance sans qu'il en sache rien de ce savoir qu'il ne sait pas de lui-même parce que l'inconscient ne se sait pas lui-même : il n'y a pas de réflexion de l'inconscient sur lui-même.

Le grand problème de l'enseignement de la psychanalyse, puisque c'est ce qui nous réunit, c'est qu'il vient se placer sur la frontière entre connaissance et savoir. Est-ce que par le biais d'un enseignement de la psychanalyse on parvient à modifier le savoir de chacun, c'est-à-dire la façon dont, de manière très intuitive et sans y réfléchir il va par exemple se comporter dans sa pratique professionnelle ? Quand le psychanalyste intervient dans sa pratique professionnelle est-ce que c'est toujours en disant à telle page Freud a dit ceci ..., mais là Lacan a dit cela ... et puis là il y a Mélanie Klein et puis là Jung là, Dolto là ? Non. Quand il intervient dans une cure, il n'est pas rare que le psychanalyste puisse être surpris par ce qu'il aura été amené à faire. Ça peut le surprendre éventuellement lui-même et le conduire à s'interroger sur le bien-fondé ou pas de son intervention. Il se peut, dans certains cas, si son intervention lui paraît porteuse de quelque chose qui est spécialement marqué, qu'il soit amené à en discuter avec son analysant : « tiens, là, il y a quelque chose qui nous intéresse tous les deux ». On appelle ça analyse du contre transfert. Ça brouille les choses de dire ça. En tous cas, c'est tout le problème de l'enseignement de la psychanalyse et justement celui sur lequel vous, les gens du GAREFP bataillez, vous êtes là particulièrement sur cette zone. Les connaissances sont utiles, mais ça ne suffit pas pour venir transformer le savoir, pour venir modifier le savoir. C'est pour cela qu'on fait une cure, c'est pour cela que l'analyste fait une cure. Ça n'a pas toujours été le cas, ça date de 1920, que son savoir inconscient - qui peut être chargé d'un certain nombre de traits, de valeurs, d'intentions, de motifs d'agression, de figures, d'histoire, de craintes, d'angoisses - que tout cela puisse être un petit peu ... un petit peu quoi ? Qu'est-ce qu'on va dire ? Pour ce qu'on va dire là dessus, mieux vaut aborder le dernier point qui est la question du sujet. Je crois, en tout cas, que cette différence entre connaissance et savoir vous est immédiatement sensible.

Comment opère le champ de la connaissance qui vient en position maîtresse à l'école ? Ce qui exerce comme interdit dans ce champ là est de l'ordre de l'incorrection. C'est ce qui ne saurait se dire ou ne saurait se faire. Ce que le domaine de la connaissance, quand il vient à la place du savoir tel qu'il fonctionne à l'école, désigne comme ayant à être rejeté, c'est ce qui est de l'ordre de l'incorrection. Et il se présente aussi, comme savoir sûr de lui. On voit aisément comment dans ce registre, la sexualité peut facilement venir s'inscrire dans la catégorie de l'incorrection. Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire là-dessus, mais j'éprouve sans doute moi-même, un certain nombre de difficultés à vous les préciser, à bien vous les développer.

L'accès au savoir pour l'enfant dans sa famille ne passe pas du tout par l'attribution aux parents de connaissances spéciales. Que repère un enfant dans sa famille ? Comment lui vient le savoir ? Ça tourne évidemment autour de ce qu'est chez ses parents le rapport à la jouissance. Ça ne veut pas dire qu'il va les imiter. Pas du tout. Il peut parfaitement se constituer en opposition à eux. Mais en tout cas, ce qui va lui servir comme organisateur de son propre savoir c'est ce qui fait refoulement au sein de sa famille, ce qui fait interdit pour ses parents. Et puis ce qu'il va en penser et qui n'est jamais simple. Comme vous savez, un enfant peut parfaitement juger ses parents. Pas forcément les juger à partir d'une instance extérieure, mais à partir de la génération antépénultième. A partir par exemple de la génération hypothétique précédente, il peut très bien se mettre dans une position surmoïque pour juger la conduite de ses parents et estimer que ses parents ne se comportent pas tout à fait comme ils le devraient. Il est tout à fait banal qu'un enfant se comporte comme ça. Et d'ailleurs, il y a des familles où les parents prennent leurs enfants comme si les enfants étaient leurs parents et les mettent dans

une position parentale c'est-à-dire en position surmoïque. Ce que je veux surtout vous faire sentir, c'est qu'il y aurait beaucoup à réfléchir et à travailler pour nous psychanalystes, sur les effets propres à cette grande modalité aujourd'hui d'acquisition d'une identité par le biais d'une langue de l'enseignement, de l'école. C'est d'autant plus fréquent que la langue dominante aujourd'hui c'est beaucoup moins la langue nationale quelle qu'elle soit, que la langue de la science. Ça veut dire quelque chose de très précis que nous soyons régis par un discours qui est un discours scientifique. Les philosophes modernes ont beaucoup travaillé cette question. Je vous renvoie aussi bien à Heidegger qu'à l'école de Francfort, à tout ce qui a été écrit sur la technique.

Qu'est ce que ça veut dire que le discours dominant, c'est le discours de la science ? Ça veut dire que ce discours qui nous régit est beaucoup moins organisé par le signifiant que par le nombre, par la mathématisation de l'univers. Ce qui fait que le sujet s'en trouve exclu. Le discours de la science est donc un discours qui se présente chaque fois comme ayant des ambitions totalitaires, comme capable de tout résoudre. C'est vrai que ça ressort de plus en plus, de façon dramatique. Qu'est-ce que ça veut dire que de ce discours le sujet est exclu ? Ça veut dire que s'il a affaire à un Autre qui n'est plus organisé par le signifiant mais par le nombre, il ne saurait plus trouver le moindre gîte, la moindre patrie dans cet Autre. D'où cette fréquence à côté de la langue dominante, d'une langue du cœur. Nous avons déjà parlé sur ce point, sur la fréquence du bilinguisme, sur le fait que les sujets aient deux langues à leur disposition, une espèce de langue officielle et une langue intime dans laquelle le sujet, lui pourrait enfin se donner à entendre autrement qu'au niveau de formules préinscrites, toutes faites. Ceci nous amène au troisième point qui est la question du sujet.

### III - LA QUESTION DU SUJET

Qu'est ce qu'un sujet ? Je l'ai esquissé très rapidement tout à l'heure. Le sujet c'est ce qui est provoqué par ceci, que le signifiant ne peut avoir qu'un effet de trou dans le réel. Là où le signifiant espère saisir un objet, ce qu'il rencontre du fait de sa nature de signifiant, c'est la ratée de la visée. Je ne vais pas reprendre, m'expliquer, ni justifier cela. C'est pourquoi il y a des gens qui sont un petit peu bigleux, nous le sommes tous plus ou moins. Il y a un oeil qui regarde par là et il y a un qui regarde à côté. Pourquoi ? On vise un endroit et ce que l'on trouve ne se situe pas dans le même endroit. Alors il y a souvent des problèmes de convergence. C'est un effet du signifiant. C'est dans cette faille, dans cette coupure entre deux signifiants qu'un sujet se tient. Ce qui fait l'identité du sujet, c'est cette faille elle-même, mais ce n'est pas tout. Et c'est là que la question mérite d'être poursuivie. Si c'est le cas, à ce moment là quelle est la faille qui est la sienne à lui comme sujet ? Pour qu'il ne soit pas tout le temps à chercher sa place, à chercher son domicile ou à venir habiter n'importe où, à voyager sans cesse, à être le migrant perpétuel. Quelle est la place, la faille qu'il pourrait reconnaître comme étant la sienne ? Dire « voilà : ça c'est mon domicile. »

Vous savez. Je ne vais vous raconter le problème de nos rapports au domicile. Il y a un grand procès qui permet de se vivre dans son domicile, ce procès c'est ce que Lacan met en acte, à propos du fantasme \$ ♦ a. Cela veut dire que si cette faille est le lieu qui a été pour moi celui du rejet de cet objet a, celui du rejet d'une lettre - l'objet a est une lettre - ça va être une partie du corps, mais primordialement c'est une lettre. C'est bien pourquoi Lacan l'appelle objet "a" et c'est pourquoi j'ai commencé en parlant du problème du refoulement et de la littéralité. Si cette faille est le lieu qui est supporté par mon fantasme, c'est-à-dire le lieu où se trouve rejeté ce qui fonctionne pour moi comme objet "a", c'est le lieu où ce qui vient là se donner à entendre comme sujet est la voix premièrement du désir (puisque c'est le lieu du fantasme) et également le lieu de ma vérité. C'est un mot très fort la vérité. Si on vous demande ce que c'est que la vérité, vous seriez bien embarrassés

pour répondre. Quand est-ce qu'on parle vraiment, quand est-ce qu'on parle dans la vérité ? Pas souvent. Et puis on est sûrement surpris par la vérité. Il arrive souvent qu'on ne reconnaisse pas la vérité qui parle en soi, à travers sa bouche. Sa vérité à soi. Qu'est-ce que c'est que le lieu de la vérité ? C'est le lieu qui reconnaît que l'identité du sujet peut être assumée par cet objet a qu'il peut penser constituer son être, (l'être, pas la lettre) mais cet objet ne vient jamais là que tenir la place d'un vide, d'un trou - celui que j'évoquais tout à l'heure, celui du signifiant - et vient faire oublier ce trou. C'est ce trou lui-même, cette faille, qui fait ce qui se donne à entendre ne l'est plus seulement comme désir, mais comme vérité. Celle dont la science ne veut rien savoir et estime que c'est simplement un effet de notre ignorance, que nous n'avons qu'à continuer à chercher pour arriver à résoudre le problème. Ce qui fait que dans le champ de l'Autre, cette faille que je peux penser, qui peut se vivre comme étant la mienne, c'est d'abord celle où j'accepte non pas de dire mon désir, parce que le désir c'est lui qui se dit en moi - je ne peux pas prétendre articuler mon désir, c'est lui qui s'articule en moi et qui m'articule- je ne peux pas prétendre faire entendre mon inconscient, dire « voilà maintenant je vais parler en inconscient ». C'est ce que j'évoquais à propos de la langue créole. Mais comme vous le savez, je peux faire un *lâius* et puis paf ! Je commets un lapsus, c'est mon inconscient qui se donne à entendre et qui peut éventuellement démentir ou venir démontrer que je pense exactement le contraire de ce que je suis entrain de raconter. L'inconscient, c'est ça ! Donc le domicile, où un sujet peut en quelque sorte faire valoir ce qu'il en serait d'une identité, c'est ça, cette faille, dans le champ du grand Autre. Ce qui vient compliquer l'affaire c'est que ce lieu peut ne pas être quelconque et il peut penser que ce qui est exigé de lui comme renoncement à l'objet a, ce que l'obsessionnel refuse- on l'a étudié hier avec la très belle observation de Jeanne Wiltord - que ce renoncement à l'objet a nous est commandé par quelqu'un qui se tient en ce lieu Autre dans la faille elle-même, et qui est l'ancêtre, le père originaire, celui qui commande le refoulement originaire. Ce qui fait que je ne viendrai donc qu'habiter l'une des demeures de mon père et quand cette opération-là peut se réaliser, les gens ont le sentiment d'une identité en béton. Voilà enfin que leur désir est autorisé par celui qui se tiendrait dans l'ouverture de la faille, et qui est l'ancêtre originaire. Je me permets de vous rappeler que cet ancêtre est dans tous les cas, mythique. Nous pouvons assister actuellement en Europe à des guerres qui ne mettent pas directement en cause ce point que je suis en train d'aborder pour vous. Ceux qui se réclament chaque fois de leur identité, c'est d'une identité mythique. Elle trouve sa justification dans une langue commune et dans une histoire commune. Mais cela ne suffit pas pour historiquement venir valider un ancêtre qui soit autre que mythique. C'est souligner simplement le type d'aberration que ce dispositif dans lequel nous sommes, peut entraîner.

Le propre du fantasme, \$ ♦ a c'est de faire que le sujet ait une cause, puisque l'objet a c'est ce qui cause le sujet. C'est ce qui fait qu'un sujet est à la recherche, d'une certaine façon, de sa cause. C'est comme les gosses qui à un moment donné demandent toujours « pourquoi ? ». Quand les enfants sont passés par le biais du fantasme ils demandent toujours « pourquoi ? », « quelle est la cause ? ».

J'attire là votre attention sur le dispositif qui est très fréquent qui s'appelle la névrose traumatique. Comme vous le savez, Freud s'est tout de suite intéressé à la névrose traumatique. Ça l'a tout de suite fasciné. Qu'est ce qu'une névrose traumatique ? Pourquoi y a t-il cet effet de répétition ? Freud a repris la question à un moment essentiel, quand il a écrit sa deuxième topique. C'est ce qui pour lui a organisé toute cette deuxième conceptualisation et en particulier la conceptualisation de la pulsion de mort. Dans la névrose traumatique, vous avez le coup, le trauma, dans les bons cas une perte de connaissance, c'est-à-dire quelque chose qui vient imager l'effet que le sujet reçoit du signifiant maître, de coup, de brutalité, de violence et en même temps de perte de conscience. Dans la névrose traumatique il y a un effet comme de coupure mais sans cause au sens psychanalytique du terme, sans que le sujet qui est pris dans la névrose traumatique parvienne à organiser ce

traumatisme comme originaire d'une jouissance à l'instar de ce qui s'est passé pour lui au moment du fantasme. Moment du fantasme qu'il n'a pas vécu comme étant un traumatisme, ni comme un événement. Un enfant passe par le biais du fantasme et ni lui ni en général personne autour de lui ne s'en rend compte. Il y a éventuellement cette séquelle que je rapportais tout à l'heure, le fait de demander toujours, « quelle est la cause de ceci, quelle est la cause de cela ? »

Le sujet tel que la psychanalyse l'isole, c'est une question fondamentale pour notre pratique et pour notre existence. C'est une question essentielle puisque une position correcte à l'endroit de ce qu'il en est de son organisation nous éviterait un grand nombre de tracas, sur la façon d'aborder la question de l'identité.

Le premier soir après l'exposé que vous avez bien voulu nous faire, Alexandre, je vous ai fait remarquer ceci, ce qui s'exprime à la place où se situe cette faille qui supporte le sujet, est toujours de l'ordre de la souffrance, du défaut, de ce qui ne va pas. Ce qui fait qu'il est très facile de confondre le sujet avec le sujet de la frustration. C'est pourquoi l'écriture hier au tableau des trois registres castration, privation, frustration n'était pas inutile. Autrement dit, comme nous n'arrivons pas à maîtriser le sujet, si je suis pris par une frustration dans mon existence ou bien s'il y a à côté de moi quelqu'un qui est pris par une frustration, je peux très bien me reconnaître dans la frustration de mon voisin ou de ma voisine, et à partir de ce moment là, ça devient une voix collective de la frustration.

**Question** - Est-ce comme un imaginaire collectif ?

**Ch. Melman** - C'est ce que Freud avait caractérisé comme hystérie collective. Autrement dit ; "moi j'ai été vraiment gâté, on s'est toujours vraiment bien occupé de moi, je n'ai à me plaindre de rien ..." ce qui fait que du même coup je me sens un petit peu sec comme sujet. Dans le chapitre 7, l'identification, de « *Massenpsychologie* » Freud donne l'exemple suivant. Je suis dans un collège de filles, ma voisine reçoit une lettre de son petit copain et ce copain lui dit qu'il en a assez, qu'il brise avec elle. Voilà que la copine se met à faire une crise. Et bien je fais une crise avec elle. Alors dit Freud, c'est parce que je me reconnais des difficultés communes avec elle. Ce n'est pas obligatoire. Je dirais voilà une frustration que j'adopte, qui va pouvoir me servir pour supporter éventuellement ma propre existence. À partir de ce moment-là je deviens sujet non plus de l'inconscient mais d'une frustration en tant qu'elle, elle est clairement posée. Ce qui est cause de ma souffrance, je sais ce que c'est et je le sais d'autant mieux que d'autres la partagent avec moi. Ce que vous voyez actuellement se produire en Europe c'est exactement de cet ordre. C'est déjà vous dire combien tout ce qui dans notre pratique sera tentative de vouloir réparer une frustration est voué à l'échec. C'est là-dessus que Freud a buté à propos de ses hystériques. Elles lui faisaient part d'une frustration et il leur disait chaque fois : « il suffirait de faire ceci ou cela et puis cela s'arrangera pour vous ». Il ne savait pas le malheureux, que cette frustration c'est-à-dire cette peine, cette douleur, cette souffrance, c'est précisément ce à quoi elles tenaient le plus. Et voilà qu'il voulait les en priver. Elles avaient trouvé une frustration pour se soutenir comme sujet, c'est-à-dire se faire un « néo-fantasme ». Vous me direz, où le psychanalyste estime que se trouve le domicile du sujet ? La vraie place de cette faille ? Est-ce qu'il y a pour le psychanalyste un sujet universel ou n'avons-nous affaire qu'à des sujets singuliers ? Par définition ceux-ci seraient réfractaires à la science, puisqu'il n'y a de science que d'universel comme nous le savons depuis Aristote. Le psychanalyste ne va pas dire que le problème de la faille est un problème universel. Le psychanalyste ne parle jamais en termes d'universalité, de tout, puisqu'il sait qu'il y a la dimension de l'Autre. Il sait que toute formulation qui se voudrait universelle, toute, est bordée par le champ de l'Autre. Le psychanalyste dira simplement que pour

ceux dont la subsistance est assurée par la dimension de la faille, les modalités (**qui vont s'en produire chez lui vont**) en général être communes. C'est-à-dire qu'il y a peu d'originalité quant aux effets produits. Ce que je vous dis vous semble peut-être bien lacanien. Il faut être vraiment bien sophistiqué, peut-être tordu pour dire des choses pareilles. Je vous prends donc ce poème dont je disais tout à l'heure à Alexandre Alaric que je le situais comme l'un des plus beaux de la langue française. Ce poème que vous trouvez dans Moi Laminaire<sup>1</sup>. Ce terme est déjà remarquable, « laminaire » parce que ce qui pourrait venir supporter l'idée d'une substance dans la faille serait de l'ordre de la lame... bien qu'il s'agisse d'une algue. Que dit Césaire dans ce poème "Calendrier lagunaire" ?

*J'habite une blessure sacrée  
J'habite des ancêtres imaginaires  
J'habite un vouloir obscur  
J'habite un long silence  
J'habite une soif irrémédiable  
J'habite un voyage de mille ans  
J'habite une guerre de trois cents ans  
J'habite un culte désaffecté  
Entre bulbe et caïeu j'habite l'espace inexploité  
J'habite du basalte non une coulée  
Mais de la lave le mascaret  
Qui remonte la valleuse à toute allure  
Et brûle toutes les mosquées*

**Ch. Melman** - Vous voyez ce mouvement inverse. Ça ne descend pas de l'Autre ce refoulement imaginaire dont je parlais tout à l'heure ; ça prend le chemin inverse, comme le mascaret.

*Je m'accommode de mon mieux de cet avatar D'une  
version du paradis absurdement ratée  
- c'est bien pire qu'un enfer –  
J'habite de temps en temps une de mes plaies  
Chaque minute je change d'appartement  
Et toute paix m'effraie.*

**Ch. Melman** - Autrement dit, il faut que je reste dans cette guerre parce que si elle s'apaisait, où est-ce qu'à ce moment-là, je me tiendrais ?

*Tourbillon de feu  
Ascidie comme nulle autre pour poussières  
De mondes égarés  
Ayant craché volcan mes entrailles d'eau vive  
Je reste avec mes pains de mots et mes minerais secrets*

*J'habite donc une vaste pensée*

---

<sup>1</sup> Aimé Césaire, *Moi laminaire* in « Calendrier lagunaire »

*Mais le plus souvent je préfère me confiner  
Dans la plus petite de mes idées*

**Ch. Melman** - Et c'est vrai, c'est bien comme ça que la pensée fonctionne, tombant de cette vastitude de pensées dans ce qu'il en est comme ça des petites choses, des petits scories dont on s'étonne qu'elles puissent venir comme ça dans la tête

*Ou bien j'habite une formule magique  
Les seuls premiers mots  
Tout le reste étant oublié  
J'habite l'embâcle  
J'habite la débâcle  
J'habite le pan d'un grand désastre  
J'habite le plus souvent le pis le plus sec  
Du piton le plus efflanqué - la louve de ces nuages -  
J'habite l'auréole des cactacées  
J'habite un troupeau de chèvres tirant sur la tétine  
De l'arganier le plus désolé  
A vrai dire je ne sais plus mon adresse exacte  
Bathyale ou abyssale  
J'habite le trou des poulpes  
Je me bats avec un poulpe pour un trou de poulpe*

*Frère n'insistez pas  
Vrac de varech  
M'accrochant en cuscute  
Ou me déployant en porana*

*C'est tout un  
Et que le flot roule  
Et que ventouse le soleil  
Et que flagelle le vent ronde bosse de  
mon néant  
La pression atmosphérique ou plutôt  
l'historique agrandit démesurément mes maux  
Même si elle rend somptueux certains  
de mes mots.*

**Ch. Melman** - Je trouve que je n'ai fait au cours de la soirée que paraphraser d'une certaine façon, qu'essayer de vous rendre sensible, ce qu'il y a dans ce poème. Le poète, du fait de sa pratique du langage et quand il a du génie, le poète sait. Pas forcément le sachant. Ça ne veut pas dire qu'il se sait lui-même Aimé Césaire. En tout cas je ne vous ai rien raconté d'autre ce soir même si ça a pu vous paraître parfois un peu violent, que ce qu'il y a dans ce "Calendrier lagunaire". Comme on le trouve en quatrième de couverture du livre de Tahar Ben Jelloun sur ce livre de poèmes, "par la découverte et l'approfondissement de l'identité singulière Aimé Césaire s'achemine vers l'universel". Effectivement avec ça il parle de quiconque, de chacun. Voilà donc pour ce soir. J'ai l'impression que je vous ai épuisés... Vous pouvez poser vos questions.

**J. Wiltord** - Une remarque à propos d'Edouard Glissant. Dans Malemort, il y a une répétition, comme une scansion... une espèce de... je ne sais comment dire, "qu'est-ce que pourquoi ?" Je ne sais pas si tu as repéré Alexandre dans la lecture de Malemort, revient sans arrêt, « c'est quoi la cause ? », « "qu'est-ce que pourquoi" ? »

**Ch. Melman** - Formidable. Je vais rechercher. Formidable

**J. Wiltord** - Il y a des points qu'il y aurait à travailler selon moi, ce que vous dites sur le créole en position de langue forclosée et aussi ce que vous dites du type de métaphore qui est à l'oeuvre dans cette langue, métaphore imagée, dont vous dites que ce type de métaphore ne suffit pas à assurer le fonctionnement du symbolique. Il y a à creuser ça pour voir en quoi... puisque quand il y a métaphore c'est qu'il y a quand même ...

**Ch. Melman** - Si vous voulez Jeanne, il me semble que la tentative de donner au créole une orthographe et donc d'en donner un enseignement scolaire, alors que comme on l'a très bien dit au cours de ce séminaire - c'est vous je crois qui l'avez dit - une langue, ça se sait, ça ne s'apprend pas. Que deviendra le créole une fois qu'il sera appris à l'école ? C'est une tentative de quoi ? C'est une tentative de donner au créole une dimension de maîtrise. Il y aurait le bon créole, le créole juste, correct, et puis il y aurait le créole défectueux. Jusque là le créole est une langue populaire. Mais si j'ai bien compris, il faudrait vérifier, on entendrait un créole châtié et un autre qui ne le serait pas.

**J. Wiltord** - ... Il y a dans l'histoire du créole, des moments où il a pris des statuts différents. Le statut que le créole a eu après l'abolition et au moment où il y a eu un accès généralisé à l'enseignement pour les descendants d'esclaves, n'est pas du tout le même qu'il avait quand il était parlé sans cette référence à l'école. C'est Raphael Confiant qui en parle je crois dans L'Eloge de la créolité<sup>2</sup>. Il parle de « deux reniements du créole ». Un premier reniement qui aurait opéré, au moment de l'abolition de l'esclavage où le créole aurait pris le statut de langue des nègres, de langue de l'origine, de l'esclavage. Le deuxième « reniement » serait intervenu au moment où il y a eu un accès à l'école, où la langue créole était interdite moment où a commencé une citadinisation, quand les gens des mornes, des habitations<sup>3</sup> ont commencé à habiter « en ville » et que le créole a été localisé comme langue de bouseux, de campagnards.

**Ch. Melman** - En tout cas, c'est une tentative de faire du créole une langue où il y aurait cette répartition entre ceux qui parlent bien, un créole correct, et puis les autres.

**J. Wiltord** - Pour reprendre ce que disait l'autre soir Roland Suvélor, les gens de la génération de ses parents et de la sienne sont des gens qui parlaient beaucoup plus créole que les gens du même milieu bourgeois actuellement. Aussi, un créole très différent.

Est-ce que vous pourriez nous dire un peu plus du refoulement importé ?

**Ch. Melman** - Le refoulement importé, c'est que vous pourrez très bien projeter sur une langue, les interdits qui appartiennent à l'autre. Interdits qui ont toujours beaucoup à voir avec la culture véhiculée par cette autre langue. C'est quoi la culture ? Lacan distingue civilisation et culture. Il dit que ce n'est pas la même chose. Qu'est-ce que la civilisation ? Comment lui opposerait-on la

---

<sup>2</sup> *Éloge de la créolité*,

<sup>3</sup> Structure économique de la production sucrière dans le système esclavagiste.

culture? Cela nous obligerait à une digression qui nous éloignerait de ce que vous dites. La culture, c'est avant tout de partager les mêmes interdits. La culture au fond, ce sont les manières. La culture, ça a toujours un certain rapport avec le snobisme. Et même quand vous fréquentez des milieux qui ont l'air très libres, dans ces milieux, il y a toujours un snobisme. Il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qu'on rejette avec une espèce d'assurance et de fermeté. "Ah non, pas ça ..." ; "Ça, quelle horreur ...". La culture, c'est avoir en commun des interdits. Si vous fréquentez une culture voisine qui ne partage pas les mêmes interdits, elle vous paraît forcément obscène puisqu'elle exhibe ce qui dans la vôtre est à cacher. Ce sont donc forcément des sauvages. On en est toujours là.

**Alain Pierre-Louis** - Pour faire le lien avec la question précédente sur le créole, je me demande si le créole n'est pas de moins en moins parlé actuellement par rapport à une certaine époque. Si, justement, cette tentative d'ériger le créole en tant que langue n'est pas une mesure quasiment d'arrière-garde, de protection, pour pouvoir conserver quelque chose qui aurait tendance à disparaître. Si justement du fait de l'évolution comme on peut l'entendre dans les transports et dans les moyens de communication, certaines cultures extérieures, comme celle de l'Europe ou celle des USA, ne se sont pas introduites dans la société martiniquaise, ce qui ferait qu'on n'est plus protégé comme on l'était avant dans les mornes<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Un morne est en créole une petite montagne